

Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 8 (1875)

Artikel: La théologie des réunions de l'alliance évangélique à New-York, en 1873
Autor: Astié, J.-F.
Kapitel: IV
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-379187>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

IV

C'est là sans doute que les experts nous attendent ; si ce point n'est pas le seul qui les intéresse, c'est bien sans contredit celui qui les préoccupe le plus. Reste à savoir si nous ne touchons pas à un de ces problèmes importuns qui surgissent sans cesse, sans qu'on puisse jamais arriver à les résoudre ? Ayant tant de peine à savoir à quoi s'en tenir pour son propre compte personnel, comment se hasarder à trancher la question alors qu'il s'agit de comparer des églises et des pays à tant d'égards différents ? Et cependant se récuser complètement, refuser d'aborder même le problème sous prétexte que toutes les formes peuvent être également bonnes ou également mauvaises suivant les pays, les hommes, les circonstances, n'est-ce pas renoncer non-seulement à toute église, mais à toute religion historique, positive, pour se perdre dans un mysticisme vapoureux à l'usage d'un couvent de nonnes et de leur directeur, mais tout à fait insaisissable et impropre à mordre sur la nature humaine pour la régénérer en agissant sur elle comme un tonique propre à lui faire exsuder tout son venin ? Non, la question des institutions et des formes ne saurait être indifférente. Quand on en est là, sans une inconséquence flagrante, qui pour tant de gens est une affaire de tempérament, on devrait dire que la question de l'esprit ne l'est pas moins. Le scepticisme à l'endroit de la forme ne sert trop souvent qu'à vouloir celui qui porte sur le fond. S'il y a dans le monde une religion vraie, authentique, divine, elle doit travailler sans relâche à se présenter sous une forme qui lui corresponde toujours mieux, au risque de n'arriver peut-être jamais au but ici-bas, tout en ne cessant de s'en approcher.

Il n'y a que les hommes prenant hardiment le problème par ce côté-là qui contribuent à faire avancer la cause de l'humanité et de la vérité. Mais, il faut en convenir, cette tâche, qui n'existe pas même pour la multitude, est des plus rudes aux yeux de ceux qui en ont entrevu l'importance capitale et les nombreuses difficultés. Pour personne l'œuvre ne finit qu'avec la vie : on ne possède pas d'une possession spirituelle ce qu'on n'affermirait pas en le conquérant chaque jour à nouveau. Et ce

travail doit recommencer, avec chaque individu, à chaque génération nouvelle. On voudrait pouvoir léguer aux siens les expériences que l'on a faites, les biens spirituels déjà acquis, mais il faut hésiter sans cesse entre le danger d'engager les autres dans les voies stériles et perfides du formalisme et la crainte de ne pas exercer une influence suffisamment intense et étendue. En constatant le peu d'action que l'on exerce au près et au loin sur un monde distrait, comment ne pas se demander si l'on ne serait peut-être pas trop ambitieux, si l'on ne poursuit pas un idéal trop relevé pour l'humanité, un but chimérique ? Mais cette chimère c'est ce qui doit être, le devoir strict, la vraie spiritualité. Si l'on pouvait en douter un instant il suffirait de voir ce qu'est devenu, ce que devient chaque jour l'Évangile entre les mains de ceux qui, pour lui assurer un plus facile accès, croient devoir pactiser avec les préjugés, les faiblesses et les passions de la foule. Le nombre de ceux qui saisissent la portée de la question n'est jamais bien considérable ; les hommes qui après avoir entrevu l'idéal marchent d'un pas ferme à sa réalisation sont rares dans tous les temps, quel que soit le pays, quelle que soit l'église. C'est par dessus bien des barrières et après avoir triomphé de nombreux préjugés qu'ils réussissent à se comprendre et à se reconnaître. Ce fait implique déjà que, tout en étant pleinement d'accord sur le but, la nécessité de faire prédominer l'esprit sur la forme et la lettre, ils sont loin de s'entendre sur les moyens. Tel forme répudiée par l'un comme décidément réfractaire à l'esprit, paraît à l'autre encore susceptible d'en être pénétrée. Si l'on fait d'aventure plusieurs pas de compagnie dans la même direction, il arrive toujours un moment où par suite de la différence de culture, d'éducation, de caractère, l'élan n'est plus le même. Ceux-ci s'arrêtent à moitié chemin, tandis que d'autres, encouragés par les résultats obtenus, se sentent animés d'une ardeur nouvelle. Heureux encore si dans ces moments critiques où il faut décidément se séparer on est de part et d'autre suffisamment spirituel et large pour savoir se rendre mutuellement justice !

De là l'impossibilité absolue de grouper tous les spiritualistes

d'une époque en une seule église ; il faut même renoncer à faire marcher ensemble ceux qui appartiennent à la même dénomination. Il semble qu'à mesure qu'on s'élève plus haut sur l'échelle de la spiritualité, on soit condamné à sentir toujours plus son isolement comme lorsqu'on gravit les hauteurs des Alpes. A toutes les difficultés de la tâche viennent s'ajouter celles qui résultent du manque de concours et de sympathie. C'est alors que sonne l'heure de la tentation suprême. Tel qui jusque-là avait marché d'un pas ferme, finit par céder aux séduisantes sollicitations d'un quietisme énervant. Il a sans doute entrevu le but qui l'a fait tressaillir. Mais il s'autorise de sa grandeur, de sa beauté même pour renoncer à l'atteindre. Arrivent alors les faux frères plus habiles que droits : profitant de toutes les défaillances, ils savent se prévaloir du besoin de sauvegarder les résultats qui leur ont été imposés pour se défendre d'en accomplir de nouveaux. Il faut alors se résigner à chercher ses vrais auxiliaires souvent bien loin dans le temps et dans l'espace, marchant isolés au sein des diverses églises comme on doit avoir le courage de marcher soi-même. Heureux celui qui de temps à autre a le privilège de pouvoir en passage serrer la main d'un compagnon de voyage dont il reconnaît l'air de famille, bien qu'ils tendent au même but par des sentiers opposés.

A quelle époque et à quelle dénomination qu'ils appartiennent, ces hommes ont un trait commun. Ils gémissent et se lamentent déplorant le triste état de l'église : chacun le croit à son époque particulièrement lamentable ; ils ont tous raison et c'est parce qu'ils gémissent, se lamentent et font d'incessants efforts que le triomphe du mal ne va jamais jusqu'à éteindre le lumignon qui fume encore !

A côté de ces esprits chagrins on voit s'avancer heureux et satisfaits les formalistes francs et naïfs, contents de leurs succès extérieurs et appuyés sur la statistique. Etendre le filet de l'Evangile sans trop s'occuper de la largeur ou de la solidité de ses mailles est leur unique préoccupation. A les entendre tout est bien pourvu que les règles soient observées. Grâce à eux, sous les noms les plus divers, dans les églises en apparence

les plus opposées, on voit l'ombre du prêtre qui va grandissant sans cesse, s'allongeant de toute la hauteur dont le laïque s'abaisse. Avec cette douceur qui lui est particulière, le lévite est toujours là au bon moment tenant le néophyte par la main pour lui faire franchir les pas difficiles, alors qu'il s'agit de passer de l'*opus operatum* de la doctrine à celui de la forme, puis, par l'idée magique du sacrement, à celui de l'église où il admire alors sans contrainte son œuvre achevée. Tout formaliste en religion est un papiste en germe. Dès que le sentiment religieux s'éveille chez un homme élevé dans la religion de la forme, il ne lui reste plus, s'il a l'esprit droit et s'il est libre d'entraves extérieures, qu'à remonter vers les sources pures du spiritualisme chrétien ou à aller chercher un refuge dans le catholicisme qui a admirablement réussi à substituer la forme au fond, la religion de l'autorité à celle de Jésus-Christ. Voilà pourquoi, dans le pays classique du formalisme, en Angleterre, on voit tant de personnes passer au catholicisme dès qu'elles sentent le besoin de s'occuper de religion. La forme étant tout pour ces hommes, il vont naturellement là où la plus belle part lui est faite. Quant à ceux qui sont retenus par les préjugés de naissance, les habitudes, et l'éducation, ils forment le gros monceau des protestants catholiques ne se distinguant des autres que par l'inconséquence. Que de protestants de naissance jettent les hauts cris en voyant les scènes de Lourdes et de la Salette sans s'apercevoir qu'ils ont leur fétichisme à eux, ne différant pas beaucoup plus de l'autre que ne diffèrent entre elles plusieurs espèces du même genre ! Le cœur humain a toujours trouvé les charges de spiritualisme beaucoup trop lourdes ; voilà pourquoi dans tous les domaines on voit la routine aspirer à supplanter la vie et, en religion, le formalisme, le pli, le rite et le symbole, souvent l'apparence chercher, chez les meilleurs et à leur insu, à se substituer à la vraie religion. Même quand elles sont de droit divin, les formes toujours indispensables risquent de bannir l'esprit. Le pharisaïsme nous offre le plus tragique exemple de tout ce qu'il y a d'enivrant et de fallacieux dans le formalisme. Au sein de la république d'Israël rien n'était laissé à l'arbitraire humain ; l'institution dans tous

ses détails, les cérémonies, les moindres rites, tout était voulu de Dieu ; la plus stricte observance de ces nombreuses prescriptions n'en a pas moins conduit les Juifs à crucifier celui dont toutes ces cérémonies et ces symboles avaient justement pour mission d'annoncer, de préparer la venue.

Puisqu'il en est ainsi, les formes étant aussi dangereuses qu'indispensables, le plus sage serait de les réduire au minimum, de façon à ce qu'elles fussent condamnées à s'affaïsser sur elles-mêmes comme un sac vide dès qu'elles seraient abandonnées par l'esprit. Du moment où la sève a cessé de circuler dans l'arbre à l'entrée de l'hiver, les feuilles s'en détachent tout naturellement pour joncher nos champs et nos promenades, en attendant que le vent se charge de les disperser et de les faire disparaître. Nul ne s'aviserait de les soigner dans l'espoir qu'au premier printemps la sève voudrait bien les ranimer à nouveau. On est moins intelligent quand il s'agit de la vie spirituelle : la confiance en elle n'est pas suffisante pour la croire de force à se créer à chaque jet nouveau la forme la plus convenable. La circonstance que telle forme a un jour servi d'expression à la vie fait espérer qu'il en sera de nouveau ainsi. On la respecte, on la vénère, on la cultive, dans le vain espoir que la vie consentira à venir déborder un jour de nouveau dans ces canaux réguliers que l'on tient à sa disposition. Qui n'a vu des hommes aussi simples qu'excellents travailler avec une touchante piété à raffermir, à restaurer et à compléter les institutions et les formes comme s'il était possible de retenir dans des bandelettes cet esprit éminemment libre, qui comme le vent, se plaisant à souffler où il veut, ne fait nulle part élection de domicile d'une manière définitive, et est souvent chassé par les efforts mêmes qu'on fait pour le retenir ? De là le culte des reliques, des édifices ¹, des localités où se sont passés des événe-

¹ La ville de New-York offre un exemple très frappant d'un formalisme de ce genre. Le dernier grand réveil des Etats-Unis (1857-1858) commença dans l'église de Fulton-street, où se réunissaient depuis longtemps pour le demander un petit nombre d'âmes pieuses et persévérantes. Eh bien, quoique l'on soit depuis longtemps rentré dans le calme, on n'en continue pas moins à se réunir tous les jours dans le même lieu, à la même

ments remarquables ; combien peu de personnes ont saisi la portée de cette parole profonde du Maître : *« Femme, crois-moi ; l'heure vient que vous n'adorerez le Père, ni sur cette montagne, ni à Jérusalem... Mais l'heure vient, et elle est maintenant, que les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité ; car aussi le Père en demande de tels qui l'adorent. Dieu est esprit ; et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité. »*

Le monde religieux des Etats-Unis n'est pas plus à l'abri de ces travers que celui de la vieille Europe. Le prestige de la prospérité y aidant et les tendances de l'esprit américain portant toutes dans le même sens, on peut dire que le formalisme en Amérique a des chances pour le moins aussi favorables que celles qui lui sont fournies en Europe par les traditions, la magie des souvenirs, ne s'alliant pas trop mal avec cette indifférence en matières religieuses qui nous caractérise à un haut degré. Deux faits cependant tiennent le formalisme en échec et l'empêchent de tout envahir. La liberté religieuse absolue permet d'une part à tout esprit nouveau de se créer les formes qui lui conviennent en même temps qu'elle facilite singulièrement l'abandon des anciennes dès qu'elles ont fait leur temps. Il est même une forme ecclésiastique, éminemment américaine, qui mieux qu'aucune autre réduit le formalisme à sa plus simple expression. D'abord le congrégationalisme reconnaît à chaque église locale particulière les mêmes droits qu'à un grand établissement national, ou régional, absorbant les diverses unités. Ensuite, par l'absence de tout lien officiel et artificiel, il garantit à chaque église le droit salutaire de mourir de fait quand elle est morte en réalité ; de disparaître

heure, dans la pensée que quand il y aura un nouveau mouvement de l'Esprit, il commencera exactement dans le même lieu et de la même manière. Tant il est vrai que toutes les erreurs que l'on a vu s'épanouir à leur aise dans l'église romaine ont de profondes racines dans le cœur humain ! Si on constatait avec soin la présence des erreurs similaires dans les deux églises, on aurait moins de peine à comprendre la rechute apparente de bien des gens. Rien de moins commun dans toutes les communions, et même chez les meilleurs, qu'une vraie spiritualité n'excluant d'ailleurs ni le zèle ni la ferveur.

comme simple forme dès qu'elle cesse d'exister comme fait spirituel. La fiction qui consiste à traiter comme vivant un corps mort, sous prétexte qu'il est partie intégrante d'un organisme vivant, ne saurait exister.

Le formalisme par contre trouve un puissant auxiliaire dans la couleur fortement intellectualiste dont la piété anglo-saxonne est redevable aux défauts de l'esprit national et au rationalisme prétendu orthodoxe. C'est ce dont nos lecteurs auront pu s'apercevoir en lisant le remarquable article que la *Revue* a publié dans son dernier cahier de 1874, sur la crise théologique en Amérique. Ce travail est de nature à alarmer non pas tant par la profondeur et l'étendue du mal qu'il signale, mais surtout par l'étrange remède qu'il propose. L'auteur nous présente l'Amérique religieuse sous un jour tout autre que les rapporteurs un peu optimistes de l'*Alliance évangélique*. Appuyé sur les faits, il jette un cri d'alarme motivé : « Le feu y est donc ? oui, les flammes ont déjà relui en tous lieux et se répandent maintenant partout. Si les chrétiens américains, si les avocats et hommes d'état, les hommes de lettres, et autres laïques chrétiens de l'Amérique qui peuvent guider l'esprit public et le clergé chrétien d'Amérique aussi, ne veulent pas en être dans dix ans au point où en sont ces mêmes classes de chrétiens en Europe, courant çà et là en se tordant les mains et se déchirant le cœur à la vue de l'extension de cette désolation terrible qui nous menace déjà, et cherchant presque affolés à sauver la foi et le système chrétien d'une ruine et d'une destruction plus complètes, il faut que quelque chose soit fait par tous les amis de Christ au milieu de nous, et cela avec intelligence, promptement, et efficacement. » Ce n'est pas ce côté de l'état religieux des pays anglo-saxons (le mal est encore plus avancé en Angleterre qu'en Amérique) que nous présentent nos journaux, bien persuadés de s'acquitter de leur devoir en s'en tenant à relever ce qui plaît à leurs lecteurs et à jeter un voile discret sur tout ce qui pourrait les troubler. Se bornant à relater les faits et gestes de l'évangélisme aussi bruyant que superficiel, on s'imagine que l'*Évangile de l'inspiration plénière* se chargera d'arrêter le flot qui monte. Et on ne s'a-

perçoit pas qu'en se contentant de crier et de se compter alors qu'il faudrait chercher à comprendre pour répondre ensuite d'une manière intelligente, les chrétiens anglo-saxons travaillent, autant qu'il est en leur pouvoir, à amener ce funeste divorce qui a pour effet de rejeter les classes intelligentes dans l'incrédulité à mesure que les autres s'enfoncent dans la superstition et le bigotisme.

Malheureusement le remède que propose M. Blauvelt ne ferait qu'augmenter le mal. Il accepte naïvement la lutte sur le terrain non pas religieux et moral, mais exclusivement scientifique qu'il convient aux adversaires de proposer. « Ils (les savants) se bornent à réclamer, dit-il, ce qui est parfaitement raisonnable, que chacun de ces dogmes soit positivement appuyé sur des preuves et des raisonnements semblables à ceux qui réclament notre adhésion aux propositions scientifiques ordinaires, et qu'ils prennent ainsi leur place légitime comme partie de la science ; ou bien que l'on accorde franchement que ces dogmes n'ont pas de base scientifique, et qu'ils soient ainsi repoussés comme n'ayant rien de commun avec la science. » On le voit, à entendre notre théologien américain ce n'est pas *avec le cœur et avec la conscience* qu'on ferait de la religion, mais exclusivement avec l'entendement, avec cette faculté qui est seule mise en jeu quand il s'agit de faire de l'algèbre, de la géométrie ou d'étudier une science quelconque. « Il faut dire en un mot, ajoute M. Blauvelt, que chacun des dogmes reçus, pour si sacré et fondamental qu'il soit, est sommé de comparaître au tribunal de la science pour être déclaré vrai ou faux. Pour éviter toute possibilité d'erreur, tout l'examen doit avoir lieu, comme le réclame avec raison M. Renan, dans un esprit purement séculier *et non religieux*, suivant la méthode des grecs, des musulmans, des hindous, hommes étrangers à toute théologie et qui ne songent ni à applaudir, ni à décrier, ni à soutenir, ni à démolir les dogmes. La vérité et rien que la vérité. La vérité non comme conséquence mais comme cause ; la vérité seulement pour de solides raisons ; la vérité en exposant sans merci toutes les erreurs et tous les sophismes ; la vérité à tout prix et la vérité à tout hasard, tel

doit être toujours le seul mot d'ordre. » Ah ! que voilà bien ce rationalisme orthodoxe avec toutes ses illusions, que les théologiens vivants du XVI^e siècle étaient loin de professer ! Il nous semble entendre cet excellent M. Gaussen à la fois poète et géomètre, nous disant gravement qu'il fallait prouver la vérité de l'Écriture sans *ouvrir le volume*, comme quand il s'agit d'établir l'authenticité des écrits d'Homère ou de Virgile. Dans la controverse décisive on exclut tout simplement les organes appelés à saisir la vérité, la conscience et le cœur, la vérité elle-même qui seule en se montrant peut mettre un terme au débat. Pascal et Vinet ont guéri de ces illusions-là tout homme qui parmi nous comprend les premiers mots des questions religieuses et théologiques. — « C'est le cœur qui sent Dieu, dit Pascal, et non la raison. Voilà ce que c'est que la foi : Dieu sensible au cœur, non à la raison. » Ce n'est que dans la mesure où on fait l'expérience personnelle et vivante du christianisme qu'on le comprend. Ces choses-là ne s'apprécient pas du dehors ; entrez et vous verrez clair. « Il ne faut, dit Vinet, quand il s'agit de décider de la vérité du christianisme, il ne faut faire abstraction de rien de ce dont l'homme se compose. Il faut apporter, il faut jeter dans la discussion ses craintes et ses espérances, ses joies et ses douleurs, sa vie extérieure et sa vie intérieure, l'esprit et l'âme, l'homme du temps et l'homme de l'éternité. C'est ainsi, c'est-à-dire complet, vivant et personnel, que de telles questions veulent nous trouver ; autrement, elles se joueront de nos efforts et se riront de nos certitudes. » Par ce côté-là la théologie devient à son tour une science relevant de la raison. Elle est la science des faits moraux, psychologiques, religieux, — tout aussi incontestables que ceux de l'histoire naturelle, — dont le chrétien a fait l'expérience. Les dogmes chrétiens ne sont plus alors, comme le suppose M. Blauvelt avec tous les supranaturalistes, *des formules révélées de Dieu*, mais bien le résultat du travail scientifique de la conscience chrétienne entrant en contact avec l'Évangile, que l'homme est appelé à s'assimiler par toutes les facultés de son être. Le dogme devient alors variable et soumis à toutes les vicissitudes de la science, tandis que les faits évangéliques demeurent per-

manents. Il est impossible qu'un homme de la valeur de M. Blauvelt, qui réagit à propos avec tant d'énergie et de courage contre la vieille apologétique extérieure des Anglais, ne s'aperçoive pas bientôt qu'il en conserve tout ce qu'elle a de plus fâcheux, l'idée que le christianisme *est essentiellement un ensemble de connaissances révélées* s'adressant avant tout à *l'intelligence*. Il ne pourra agir efficacement sur ses compatriotes en vue d'une réforme franche et radicale de la théologie qu'à condition de leur ressembler moins. Avant d'entreprendre de justifier au tribunal de la science l'*ensemble* de la théologie traditionnelle, il faut en tout premier lieu faire le départ entre l'élément religieux, relevant de la conscience et du cœur, et l'élément éminemment humain et transitoire toujours *justiciable de la science chrétienne*.

Il est intéressant de voir les réponses faites à M. Blauvelt par le monde religieux. Comme il arrive toujours en pareil cas, l'auteur s'est attiré plus de mauvais compliments et d'animadversion que de réfutations. La revue toutefois qui avait d'abord publié ces articles alarmants a donné plus tard quelques pages destinées à rassurer. L'auteur, M. Lyman H. Atwater, signale d'abord quelques exagérations dans le travail auquel il répond. Tout en reconnaissant que le scepticisme moderne a pris pied en Amérique, il nie que les ravages soient déjà aussi étendus et aussi profonds qu'on le prétend. M. Atwater relève également ce qu'il y a de paradoxal dans l'assertion que les chrétiens sont moins bien placés que personne pour défendre le christianisme, sous prétexte qu'ils ont pris parti. M. Blauvelt a pris en effet trop au sérieux le mot de M. Renan qui prétend que pour rendre justice à une religion il faut y avoir cru et ne plus y croire. S'il n'est que trop vrai que chez beaucoup de chrétiens l'amour abstrait de la vérité, quelle qu'elle soit, ne triomphe pas toujours du préjugé de l'éducation et de l'habitude, les hommes de science ne sont pas plus à l'abri que les autres de ce travers inhérent à la nature humaine. On a beau dire, le préjugé invétéré contre le surnaturel n'est inspiré que par une philosophie préconçue, ou par une science empirique trop étroite qui au lieu d'être franchement décidée à enregistrer

docilement ce *qui est*, devient infidèle à son principe et prétend trancher à l'avance ce qui *doit être*, sous prétexte de faciliter sa tâche.

Mais ce qu'il importe surtout de relever, c'est que M. Atwater n'accepte pas le critère de la vérité chrétienne proposé par M. Blauvelt. Comme nous il estime que le christianisme doit être abordé par l'homme tout entier, sans qu'aucune de ses facultés et de ses besoins soit mis en charte privée. « Elle est vaine, dit-il, la tentative de faire de la croyance en la vérité des évangiles, le fait d'une pure gymnastique intellectuelle, sans aucune intervention de l'élément moral. Les vérités et les considérations morales n'en sont pas moins intellectuelles; elles ne peuvent être perçues que par l'intelligence, mais il faut se garder d'en exclure l'*élément moral et le discernement spirituel*. Cette mise en jeu de nos facultés morales relève à la fois de l'intelligence et du sentiment... Quand on prétend, — et c'est bien là l'idée des sceptiques modernes, — n'admettre pour valables que les preuves sensibles, faisant appel au témoignage des sens ou aux déductions logiques qui en découlent, nous protestons avec tout le sérieux dont nous sommes susceptibles. »

Il est à regretter que M. Atwater n'ait pas poussé plus loin ses investigations. Il se serait peut-être aperçu alors qu'il était sur le même terrain que son adversaire sans tirer les conséquences logiques renfermées dans le principe commun. Les deux auteurs nous font en effet l'impression de ce mouvoir sur ce terrain stérile du supranaturalisme rationnel. C'est encore là un de ces points sur lesquels les Américains auraient eu à apprendre quelque chose surtout des Allemands, et même des Français. Ce n'est qu'après avoir rompu en visière à ce supranaturalisme superficiel qui règne un peu partout, du moins dans la conception populaire des protestants qui le confondent avec l'orthodoxie du XVI^e siècle infiniment supérieure, qu'on peut entrevoir la possibilité d'une théologie nouvelle répondant aux besoins de l'époque. Qu'on se le dise bien, le protestantisme ne sera à la hauteur de sa mission que lorsqu'il usera hardiment de la faculté de se réformer lui-même. Les

théologiens du XVI^e siècle lui ont donné à cet égard un bel exemple que la routine humaine a fait trop tôt oublier. Il ne s'agit ni de restaurer, ni de réformer, mais de fonder à nouveau sur la base inébranlable posée par celui qui s'est appelé le chemin, la vérité et la vie. En Amérique comme en Europe, il importe de se mettre promptement à l'œuvre, sous peine de voir s'établir le funeste divorce presque consommé dans nos pays de langue française où la culture et l'intelligence aboutissent à l'incrédulité d'une part et le christianisme et la piété s'étiolent d'autre part dans l'ignorance, l'étroitesse et la superstition.

Toute cette étude l'aura suffisamment montré, le péril est beaucoup moins grand aux Etats-Unis que chez nous. Mais il est certain qu'il commence à poindre : bien loin de blâmer M. Blauvelt d'avoir jeté le cri d'alarme, on ne saurait trop l'en remercier. Ensuite l'Amérique est incomparablement mieux outillée que nous pour marcher à l'encontre de la crise. Non-seulement elle possède des églises nombreuses, respectées, exerçant une grande influence dans le pays, mais elle a encore une théologie. Celle-ci fût-elle défectueuse, elle vaut mieux que rien ; on se trouvera à l'abri de cette grossière ignorance qui chez nous provoque une foule de malentendus et paralyse tous les efforts. Et puis n'oublions pas que l'Amérique est le plus grand pays protestant du monde. Grâce à la liberté religieuse absolue, à la flexibilité des institutions ecclésiastiques qui en résulte, à ce grand nombre de sectes dont on ne sait pas apercevoir les bons côtés, on s'y trouve à l'abri de cet isolement absolu qui dans notre vieux monde rongé par l'indifférence énerve tant de courages, alors qu'on se voit condamné à n'être que la fraction imperceptible, la minorité inappréciable dans le sein d'une minorité. Dans ce pays jeune il n'est pas d'idée, fût-elle étrange et bizarre, qui ne soit sûre de rencontrer aussitôt des amis et des partisans. Quand l'heure sera venue, la réforme théologique ne saurait être moins bien partagée.

Ce que nous avons dit précédemment des tendances qui se sont fait jour avec une remarquable unanimité dans les réunions de l'Alliance évangélique à New-York indique assez que

le terrain est préparé. Rien ne peut arrêter cette évolution éminemment salubre qui doit s'effectuer dans la théologie, quand on en est venu à voir dans le christianisme non plus un ensemble de formules, de doctrines révélées, mais une vie nouvelle, supérieure, divino-humaine apportée par Jésus avec mission de renouveler la face de la terre. C'est bien évolution théologique que nous disons. En effet, quand en présence des avantages de tout genre dont jouissent les Américains on se rappelle qu'ils sont un peuple éminemment pratique, comment ne pas espérer qu'ils éviteront une révolution ? Si la liberté accomplissait cette nouvelle merveille, il ne resterait plus qu'à s'incliner et à imposer silence à ses antipathies. Le succès tient à peu de chose. Il suffirait de quelques hommes de talent et de piété jouissant suffisamment de la confiance du peuple religieux pour lui faire comprendre qu'il s'agit non pas de renverser la foi, mais de l'asseoir sur des bases solides comme le roc, sur l'esprit et non sur la lettre ; de la faire reposer en plein sur la conscience chrétienne désireuse d'accomplir toujours des progrès nouveaux en s'appuyant sur l'Écriture qui a déjà servi à la former. Alors seulement les églises d'Amérique, retrempées par ce nouveau souffle de l'esprit d'en haut, se trouveraient à la hauteur de la grande tâche qui les attend, l'avenir religieux de la civilisation américaine serait assuré pour longtemps ; elle ne ferait pas la triste expérience du divorce entre les forces religieuses et morales d'un part et la civilisation d'un autre qui, en Europe, menace de nous faire reculer vers les plus sombres jours de notre histoire. Qui sait ? l'Amérique, qui s'est mise en route beaucoup plus tard que nous, peut avoir effectué son évolution avant que nous ayons échappé à l'indifférence et au marasme de l'heure présente. Nos devanciers et nos maîtres pour tout ce qui tient à la liberté politique et religieuse, les Américains demain peut-être nous laisseront bien en arrière pour tout ce qui tient à la théologie. Le sol de l'Europe semble parfois épuisé sans retour. Ça et là on voit bien poindre quelques idées grandes et généreuses, mais elles ne peuvent aboutir, il faut de toute nécessité qu'elles traversent l'Atlantique pour prendre leur développement et porter leurs fruits.

Ce contraste est une réponse à la grande question que nous avons posée : les faits se sont chargés d'y répondre. Comment ne pas admettre que les forces du spiritualisme ont été relativement plus vigoureuses dans un pays qui a sauvé tout ce qui lui était cher, foi, théologie, église, que dans les contrées qui se sont laissé enlever presque tous ces biens ? Si à cela venait s'ajouter une évolution théologique s'accomplissant heureusement le fait se trouverait deux fois prouvé. Ce qui permet d'espérer qu'il en sera bien ainsi c'est que, tout en ayant des plaies profondes, sur lesquels nous nous sommes gardés de jeter un voile, les Etats-Unis demeurent encore le pays où à l'heure présente le christianisme exerce l'influence la plus générale, la plus incontestée. Le passé et le présent semblent être une garantie de l'avenir. Aujourd'hui encore le jugement porté vers 1830 par Tocqueville, demeure pleinement fondé. « Il est permis, dit-il, de penser qu'un certain nombre d'Américains suivent, dans le culte qu'ils rendent à Dieu, leurs habitudes plus que leurs convictions. Aux Etats-Unis d'ailleurs le souverain est religieux, et par conséquent l'hypocrisie doit être commune ; mais l'Amérique est pourtant encore *le lieu du monde où la religion chrétienne a conservé le plus de véritable pouvoir sur les âmes* ; et rien ne montre mieux combien elle est utile et naturelle à l'homme, puisque le pays où elle exerce de nos jours le plus d'empire est en même temps le plus éclairé et le plus libre. »

Voilà pourquoi l'Amérique demeure la gloire et l'espérance du protestantisme auquel elle est redevable de tout ce qu'elle est. Recueillons soigneusement cette parole précieuse : à l'heure présente le pays le plus libre est aussi le plus religieux et le plus franchement protestant dans le sens historique et positif du mot. Il ne saurait y avoir de fait plus propre à encourager ceux qui ont l'intelligence assez ouverte pour s'apercevoir qu'ils assistent en Europe aux dernières agonies des églises du XVI^e siècle. Infidèles à la fois à leur principe ecclésiastique et à leur mission religieuse parce qu'elles sont devenues étrangères au souffle profondément religieux et spirituel de la réformation, elles sont dans cette position angoissante d'un malade qui ne

peut ni mourir ni vivre. Et cela dure depuis des années, et cela peut durer encore longtemps. C'est en vain que le catholicisme pousse la logique de son principe jusqu'à l'absurde; ce spectacle est impuissant à redonner un élan général à son adversaire décidément frappé à mort. Tandis que celui-ci se meurt d'atonie, son antagoniste est en proie aux convulsions du délire. Devenu le représentant le plus authentique de la superstition et du fétichisme, le catholicisme n'a plus de puissance que dans les mains des habiles qui s'en servent pour leurs fins politiques; les églises officielles protestantes, sont déjà légalement, en bien des lieux du moins, entre les mains des adversaires de toute religion; et çà et là au milieu de la décomposition générale on voit surgir quelques rares églises libres débiles, atteintes à leur tour du mal général et poussant, ainsi que le disait déjà Vinet, sur le tronc des églises nationales, comme l'agaric sur un tronc pourri.

Certes, pour quiconque s'intéresse encore à l'avenir religieux de notre vieux monde, c'est un privilège inappréciable de voir et de revoir l'Amérique religieuse. Non pas, encore un coup, qu'elle nous offre l'image de la perfection, mais, en nous présentant des défauts dont nous n'avons pas le moindre soupçon parce qu'ils sont exactement l'opposé des nôtres, elle nous aide à reprendre notre équilibre. Méconnus, sans puissance aucune, les vrais chrétiens en Europe ne connaissent plus ces grandes, ces saintes ambitions pour l'Évangile et pour l'église qui dans les belles époques ont fait battre le cœur des fidèles intelligents. Singulièrement modestes, nous acceptons d'assez bonne grâce le triste sort qui nous est fait: on dirait que tout honteux et heureux d'être encore tolérés, nous avons déjà pris le parti de nous réfugier dans les villages obscurs, dans les réduits de nos cités, comme faisaient dans les premiers siècles de notre ère les païens dévots battant en retraite devant les lumières chrétiennes. Et il se rencontre des esprits étroits, des sectaires dont le zèle égale l'ignorance pour soutenir que tel est bien l'état normal de l'église, destinée à un petit nombre d'élus; des docteurs diserts exposant d'ingénieuses théories destinées à justifier ce triste état des esprits. S'il fallait en croire ces fi-

dèles, il ne faudrait plus aller puiser la lumière dans les portions les plus claires de la Parole de Dieu ; de prétendues prophéties de l'avenir auraient réglé à l'avance le programme minutieux des faits et gestes de l'église, des obligations des chrétiens pendant le cours des âges. Comme dans toutes les époques de défaillance, oubliant qu'il s'agit d'être ouvrier avec Dieu, on attend que le Sauveur, acceptant cette fois la méthode charnelle d'établir son règne que les Juifs ont prétendu lui imposer, vienne par un grand coup de théâtre et avec déploiement de puissance extérieure établir définitivement la religion spirituelle, après avoir réinstallé le culte lévitique et tout ce qui s'en suit. Notre théologie surannée tourne au judaïsme, la moins spirituelle au pharisaïsme. On déclare hardiment que le trésor du père de famille est décidément vide, pour ne pas rompre avec l'esprit de routine, avec cette incurable paresse qui empêchent d'aller y puiser des choses anciennes et des choses nouvelles.

Nous voudrions que tout jeune chrétien intelligent, plein d'enthousiasme pour l'idéal et désireux de ce consacrer au triomphe de la vérité pût se soustraire pendant quelques années aux influences débilitantes de cette atmosphère et aller respirer l'air tonique de la société religieuse américaine. Il trouverait là non une vieillesse chagrine charmant ses loisirs par les jeux de l'enfance, mais des hommes, des chrétiens virils, vigoureux, énergiques, étrangers à nos préoccupations séniles, étendant chaque jour le royaume de leur Maître par de nouvelles conquêtes, parce qu'ils ont une foi, une église, une théologie. Là au moins on peut se dire franchement chrétien et porter la tête haute si non devant Dieu du moins devant les hommes, partager toutes les préoccupations de son peuple, marcher à l'avant-garde de tous les progrès. Tandis que catholiques et protestants rivalisant de zèle achèvent de compromettre le peu de religion qui reste en Europe, en rêvant les uns d'une théocratie jésuitique, les autres plus ridicules encore, d'une théocratie libertine, on fonde en Amérique la seule théocratie vraiment admissible, exclusivement spirituelle, répudiant toute contrainte et n'acceptant que des gens de bonne volonté. Si le christia-

nisme doit encore avoir un avenir, — et nul vrai chrétien ne saurait en douter, — ce n'est que sous ce régime sain et fortifiant. Quand donc on a le cœur assez bien placé pour ne pas risquer d'emprunter à l'Amérique ses défauts, il vaut la peine de traverser l'Atlantique. Les hommes qui prennent au sérieux l'alliance du christianisme et de la liberté ne forment en Europe qu'une minorité méconnue et sans grande influence. Il ne peut avoir été inutile pour quelques-uns d'entre eux d'avoir constaté qu'en Amérique les représentants des mêmes principes forment une respectable majorité. On a beau être décidé à aller de l'avant en marchant par la foi, il n'est pas superflu pour l'humaine faiblesse d'avoir de temps à autre l'occasion de marcher par la vue. En venant se perdre de nouveau dans les rangs serrés de ces populations de l'ancien monde, hésitant sans cesse entre une superstition honteuse et une incrédulité désespérante, aussi humiliante l'une que l'autre pour la dignité humaine, peut-être rapporteront-ils quelque chose de cette confiance, de cet entrain avec lesquels des chrétiens intelligents savent faire avancer une grande et noble cause : l'alliance indissoluble de l'Évangile et de toutes les libertés, seul moyen d'assurer le vrai progrès. Et qui sait ? Tel qui aura débarqué sur les rivages de l'Amérique, incertain encore, désireux de voir par lui-même ces églises si différentes des nôtres en sera peut-être revenu convaincu, résolu à se joindre à ceux qui travaillent à faire triompher dans notre vieux monde les principes qui assurent la prospérité et l'avenir du nouveau. A la fin du siècle dernier, alors que la république américaine était encore au berceau, le philosophe allemand Kant, qui en suivait les premiers pas avec la plus vive sympathie, avait l'habitude de dire que les Américains se livraient à une expérience du succès de laquelle dépendait le salut du genre humain. Grâce à Dieu, les espérances du grand penseur se sont réalisées : l'expérience a réussi. Il faut maintenant que le monde entier en profite.

P.S. Voilà donc le travail que vous m'avez imposé ; il ne m'a rien appris à moi-même ; il n'apprendra rien à personne

car, suivant l'usage consacré, il ne sera pas lu par ceux auxquels il pourrait être de quelque utilité. Vous devez être fier d'avoir obtenu un si beau résultat.

— Depuis quand êtes-vous si utilitaire? A ce compte-là vous ne devriez pas aspirer à ce qui doit être, mais vous contenter simplement de ce qui est possible. Cédant à une ambition posthume et vous ravisant un peu tard, auriez-vous peut-être l'espérance de réussir dans le monde? Il me semblait qu'à cet égard vous ne redoutiez pas précisément de remonter le courant général. Ayez donc le courage d'accepter sans arrière-pensée toutes les conséquences de votre position. Si vous avez raison dans le tableau que vous tracez de notre position théologique actuelle vous ne devez pas être surpris de rencontrer si peu de sympathie; s'il en était autrement nous ne nous trouverions pas dans cet état de marasme dont vous parlez, sans théologie, sans église, bientôt peut-être sans foi. A mon sens, dans votre étude sur les conférences de New-York, vous vous êtes trop préoccupé de nos circonstances dans les pays de langue française. Est-il nécessaire de vous rappeler que ce qui importe ce n'est pas le succès mais l'accomplissement consciencieux sinon joyeux de ce qu'on estime être son devoir? Si vous savez trop bien ce que le succès coûte de nos jours pour être disposé à le payer à son prix, prenez donc une bonne fois pour toutes votre parti de ne pas l'obtenir. Vous échapperez alors à une certaine humeur chagrine qui s'est glissée dans ce travail comme dans vos publications récentes. Cette disposition d'esprit qui n'est que trop légitime peut se faire jour dans le cercle étroit de quelques amis, mais convient-elle à la parfaite objectivité, à la sérénité de la science? On ne choisit pas sa tâche; l'essentiel c'est de demeurer fidèle à celle qui vous a été imposée. Et puis cette étude sur l'Amérique a-t-elle donc été sans aucun profit pour vous? Après l'avoir lue il me semble qu'elle détonne sensiblement avec la manière dont vous vous exprimiez à votre retour des conférences. Je puis l'avouer maintenant, si j'ai tant insisté pour obtenir de vous ce travail, c'est un peu parce que je croyais vous voir dans les dispositions voulues pour faire prédominer la critique sur l'éloge. En

effet tout en prisant fort les principes américains, je prends moins aisément que vous mon parti de voir ceux qui les professent rester trop au-dessous de leur idéal. Me suis-je trompé en vous soupçonnant de reculer devant la nécessité d'avoir trop à critiquer, ou vous est-il arrivé la même aventure qu'à Balaam?

Mais revenons à la question générale. Auriez-vous donc complètement perdu votre temps, — puisqu'à tout prix vous réclamez des considérations utilitaires, — si vous et vos amis, en persistant à faire encore de la théologie alors que presque tout le monde l'abandonne, à moins qu'il ne s'agisse de plaider une cause dans l'intérêt d'un parti, vous aviez jusqu'à des jours meilleurs empêché qu'il ne s'établît une espèce de prescription contre elle? Serait-ce bien le moment de se décourager et de perdre patience alors que, comme vous l'annoncez, la théologie nouvelle pourrait nous arriver dans quelque temps par la voie favorite des traductions de l'anglais? Puisque vous avez osé placer votre vaisseau sur le promontoire le plus élevé du rivage, — c'est là votre fort et votre faible, — sachez attendre que la mer soit assez haute pour le faire flotter.

J.-F. ASTIÉ.